

—Oui, madame. C'est M. Jacques qui est allé le prévenir ce matin, Jacques ! Jacques chez Mme de Fallière, malade, en danger peut-être ?

—Comment le savez-vous ? demanda Mme Petitot.

—M. Jacques revenait de chez le médecin au moment où Mme Lucile me répondait. Il a dit devant moi : " Le docteur m'a promis de venir avant midi. "

Rose entra et Mme Petitot parla aussitôt d'autre chose à sa femme de chambre.

L'octogénaire essaya vainement de cacher sa préoccupation.

Vers onze heures, elle dit à Rose, après un long silence :

—Fais prier le Dr Cartier de venir, sans faute, après son déjeuner.

—Vous souffrez, bonne maman ?

—Non, mais il faut que je sois tout à fait rétablie la semaine prochaine.

—Oh ! si ce n'est que cela ! Rien n'empêche de reculer d'un mois la date du mariage.

—Tu plaisantes ! Les bans sont publiés.

—On en serait quitte pour recommencer.

—Et le vicomte, qui vient tout exprès de Courlande !

—On pourrait se passer de lui, à la rigueur.

—Tout est convenu et rien ne sera retardé, à moins d'impossibilité absolue.

Le Dr Cartier arriva sur les deux heures.

—Ce n'est pas pour moi que je vous ai fait appeler, lui dit Mme Petitot. Vous avez vu la comtesse ?

—Oui, je ne vous en aurais point soufflé mot si vous ne m'en aviez parlé la première.

—Toujours sa maladie de cœur ?...

—Avec des complications dont la cause m'échappe.

—Mon Dieu ! fit Mme Petitot.

Elle ne semblait pas seulement inquiète. Une angoisse indicible se voyait sur ses traits.

Le docteur attribua cette surexcitation à l'état nerveux de sa cliente.

—La comtesse, se hâta-t-il de dire, n'est nullement en danger. Je viendrai à bout et du mal lui-même et des complications.

Son assurance ne parut point calmer l'octogénaire qui, sans aucune transition, lui adressa cette étrange question :

—Savez-vous depuis quand M. Brémont est à Châteauroux ?

Le docteur, surpris, ne put que répondre :

—Je l'ignore absolument.

Il ajouta, de plus en plus intrigué :

—Ce jeune homme ne m'est pas sympathique et j'évite toute occasion de causer avec lui.

—Cependant, vous l'avez vu ce matin.

—Oui, madame. Nous n'avons pas échangé quatre mots.

Mme Petitot se rendit enfin compte de son imprudence.

Elle changea de conversation et, parlant enfin d'elle-même :

—Cher docteur je vous ai fait appeler afin que vous me fassiez suivre un traitement qui me rende le plus vite possible un peu de force.

—Voici mon ordonnance, répondit le praticien ; du repos et encore du repos ; pas la moindre émotion. Il est bon et généreux de s'occuper de ses amis ; mais à votre âge, il faut avant tout penser à soi-même.

Après le départ du docteur, Mme Petitot se plongea dans une profonde méditation.

Peu à peu, ses craintes se changèrent en certitude.

— Jacques Brémont, se disait-elle, est capable de tout, même de hâter la mort de Mme de Fallière pour entrer en possession des cent mille francs qu'elle lui a réservés et que, moi ! je serais obligée de lui faire tenir secrètement. Non, cela ne sera pas ! Puissé-je arriver à temps !

A la stupéfaction de Rose, elle fit donner l'ordre au cocher d'atteler le coupé.

—Mais, bonne maman, dit la pauvre enfant, vous n'êtes pas encore assez forte pour sortir.

L'octogénaire, en proie à la plus horrible des angoisses, s'écria :

—Il y a des cas où on ne doit pas calculer ses forces ! Aide-moi à m'habiller. Je n'ai pas une minute à perdre.

Rose dut obéir.

Elle n'osait plus la questionner ; mais ses larmes silencieuses accusaient son chagrin.

Ces larmes, Mme Petitot ne les voyait même pas !

Elle fut prête en dix minutes.

Dans la cour, on entendait piaffer le cheval que le cocher attelait.

—Je serai bientôt prête, dit Rose.

—Inutile, fit d'une voix étranglée l'octogénaire, je sors seule.

—Oh ! je ne puis vous laisser commettre une pareille imprudence.

Pour la première fois, Mme Petitot eut un mouvement de colère contre Rosita Speranza.

—J'ai bien le droit, s'écria-t-elle, de faire ce qui me plaît !

Elle se dirigea vers la porte, repoussant Rose qui l'implorait.

Mais la force factice qu'elle puisait dans ses nerfs l'abandonna soudain.

Elle poussa un grand cri de détresse et s'affaissa, évanouie, entre les bras de sa fille adoptive.

Il fallut plus d'une grande heure pour la ranimer.

Elle rouvrit enfin les yeux, sembla, d'après l'expression de son regard, retrouver peu à peu ses souvenirs et essaya de parler.

Ses lèvres s'agitèrent faiblement.

Rose se pencha sur elle pour l'écouter. Elle entendit ce mot : *l'empoisonneur* ! puis plus rien.

Et cependant, Mme Petitot pensait, souffrait, avec l'esprit hanté par quelque affreux pressentiment.

Dans ses yeux se lisait comme une prière, un désir intense d'être entendue, d'être comprise.

Et elle ne pouvait ni parler, ni faire aucun mouvement.

Le Dr Cartier, appelé par Rose, accourut.

La mal, qu'il avait prévu et redouté, s'était abattu sur la pauvre vieille femme.

Elle était atteinte de paralysie générale !

XXXIII

ROSITA SPERANZA

A la même heure, une scène burlesque se passait dans les cuisines du château de Borianne.

Profitant de ce que le comte se promenait au parc avec sa fille et son petit-fils, toute la domesticité s'était rassemblée pour cancaner à l'aise sur le grand événement qui se préparait.

Bastien le cocher, homme toujours bien renseigné, homme discret, respectueux et silencieux devant ses maîtres, se soulageait de cette contrainte professionnelle dès que ceux-ci avaient le dos tourné.

C'était la gazette quotidienne et animée des gens de la maison.

—Il y a du nouveau, lui dit la cuisinière. Ça se voit sur votre nez, monsieur Bastien.

—Moi, dit le valet de chambre, je n'y vois jamais que du rouge sur son nez.

Bastien envoya une bourrade amicale au mauvais plaisant et, s'emparant d'une casserole et d'un pilon, il monta sur une chaise.

Tous firent cercle autour de lui.

Il frappa trois coups sur la casserole et commença ainsi son boniment :

—Messieurs et dames, c'est pour avoir l'honneur de vous annoncer que M. le vicomte de Borianne nous arrivera aujourd'hui du fin fond de la Russie.

On cria bravo et le gazetier eut un sourire de satisfaction.

La nouvelle de cette arrivée ne pouvait qu'être accueillie favorablement par des gens qui s'attendent toujours, en pareil cas, à un large graissage de pattes.

—Cela nous prouve, continua Bastien, que le mariage de M. le baron ne peut plus souffrir aucun retard. Peut-être seriez-vous curieux de savoir à combien se monte la dot de Mlle Rose ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! ça cube, mes enfants ! Je tiens la chose du petit clerc de Mme Charrier, qui a dressé le contrat : Mlle Rose n'aura pas moins de cinq cent mille francs et autant en espérances.

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour d'honneur rappela aux devoirs de sa charge chacun des membres de cette intéressante réunion.

—Tout le monde sur le pont ! cria Bastien en sautant à bas de sa chaise, c'est peut-être M. le vicomte.

Il s'élança dans la cour et, calme et digne, arriva à temps pour ouvrir la portière d'une calèche de laquelle descendit un grand et solide vieillard à barbe blanche.

—M. le comte est là ? demanda l'arrivant.

—Oui, monsieur. Il se promène dans le parc avec Mme la marquise et M. le baron.

Très bien. Je connais le chemin. Inutile de m'annoncer, je suis le vicomte de Borianne.

Bastien s'inclina jusqu'à terre.

D'un pas rapide, le vicomte gagna la grande allée du parc, au bout de laquelle il aperçut, sur la droite, le groupe des promeneurs.

Il s'arrêta un instant pour contempler ce domaine où il avait passé son enfance et une grande partie de sa jeunesse.

Des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux.

Mais de mauvais souvenirs lui traversèrent l'esprit et il murmura :

—Après tout, mon père avait peut-être raison.

Soudain, Maxime, qui, de loin, a reconnu son père, fait un geste de surprise et s'avance à sa rencontre.